

Carthage College

Comment les médias perpétuent les stéréotypes entre les Français-Américains

Wesley Crisman

Senior Seminar in French

Isabel Rivero-Vila

May 14, 2015

Table des matières

1. Introduction.....	3
2. Les stéréotypes sur les Français.....	4
2.1 Ratatouille.....	4
2.2 Harry Potter.....	7
2.3 L'apprentissage de la langue française.....	8
3. Les stéréotypes sur les Américains.....	10
3.1 Le petit guide des clichés.....	11
3.2 L'argent.....	12
3.3 Chauvin.....	13
4. Conclusion.....	14
Bibliographie.....	16
Traduction.....	17

1. Introduction

Un stéréotype est une caractérisation symbolique et schématique d'un groupe qui s'appuie sur des attentes et des jugements de routine. Les stéréotypes ne sont ni vraiment de la vérité ni du mensonge ; en plus ils se forment quand un groupe juge un autre groupe à partir des malentendus ou des observations répétitives. Il y a beaucoup de stéréotypes interculturels entre les Américains et les Français : les femmes françaises ne se rasent pas sous les bras, les Américains sont tous gros, les Français détestent les Américains et les Américains sont tous ignorants. Mais d'où viennent ces stéréotypes ?

Avant de l'examiner, il faut comprendre les stéréotypes du point de vue de la psychologie sociale. Les psychologues sociales disent que les stéréotypes progressent parce que les personnes qui les diffusent pour la plupart n'ont aucune preuve ni d'expérience personnelle avec l'autre groupe. Bien que la plupart des stéréotypes soit péjorative, il y a des stéréotypes positifs aussi. C'est-à-dire que le stéréotype ne dit pas mal du groupe mais il dit que le groupe fait quelque chose très bien ou qu'il a une qualité très désirable. Par exemple, si quelqu'un dit que « les asiatiques sont bons en mathématiques » c'est considéré un stéréotype positif. Malgré ce côté positif, le stéréotype est toujours considéré offensif parce qu'il généralise le groupe (Szymankiewicz, 2005, p. 1). Pour éviter cette offense il faudrait peut-être nuancer : « les asiatiques ont tendance à être bons en mathématiques »

Une grande source des stéréotypes se trouve dans les médias. Les médias dispersent les images et les généralisations de différents groupes par les films, les émissions, la musique, etc. D'après Krystyna Szymankiewicz :

« Les stéréotypes peuvent apparaître dans les médias en raison de préjugés propres à certains journalistes, directeurs, réalisateurs, reporters ou

rédacteurs en chef, mais ils servent souvent aussi de raccourcis pour étiqueter une personne ou un groupe (Szymankiewicz, 2005, p. 1). »

Les médias contrôlent presque toute la société occidentale donc ce qui est dit est souvent considéré très pertinent et influent.

2. Les stéréotypes sur les Français

Les Américains disent souvent que les Français ne les aiment pas. Léo Sauvage a précisé que,

« Il est un élément assurément non négligeable, mais dont peu d'Américains sont conscients, qui a contribué plus que d'autres à la formation de sentiments anti-américains là où, comme dans l'Ouest de l'Europe, la fin de la Seconde Guerre mondiale (Sauvage, 1983, p.57-58)... »

Après la Seconde Guerre mondiale, les Américains sont restés en France dans les bases militaires. Pendant qu'ils étaient là-bas, pour la plupart ils ont maintenu leurs habitudes américaines.

« Elles (les Américains) ne faisaient aucun effort pour apprendre la langue du pays, estimant que les « indigènes » n'avaient qu'à apprendre la leur. Si elles se risquaient parfois à acheter un fromage local, ce n'était pas sans hésitations, « à cause des microbes »... Leur rêve, c'était un *peanut butter sandwich*, une tartine au beurre de cacahuètes (Sauvage, 1983, p.58). »

Cela nous montre que les Français et les Américains étaient dans un état de tension. À partir de cette période, plusieurs stéréotypes ont émergé entre ces deux groupes.

2.1 Ratatouille

Un exemple des stéréotypes français dans les médias américains se cristallise dans le film *Ratatouille*. *Ratatouille* s'agit d'un rat Remy et un garçon Linguini qui habitent à Paris. Remy rêve d'avoir l'opportunité d'être un chef extraordinaire et Linguini a besoin d'un emploi donc ils travaillent ensemble pour devenir la meilleure équipe de chefs. Le film est un film de Disney réalisé par Brad Bird et Jan Pinkava, un Américain et un

Tchèque respectivement, et les acteurs sont pour la plupart des Américains. Il est intéressant de noter le fait qu'aucun Français n'ait participé dans un film comme celui-ci qui dépeint la société française.

Au début du film, on voit une télévision et on entend *La Marseillaise* et une voix avec l'accent français qui dit « Même si tous les pays du monde aimeraient disputer ce fait, nous Français connaissons la vérité. La meilleure nourriture du monde est faite en France. La meilleure nourriture en France est faite à Paris. » Après cette déclaration, on entend la musique d'un accordéon. Dans cette scène nous pouvons relever un certain nombre de stéréotypes. D'abord, les Français sont arrogants et ils pensent que la manière correcte de savoir-faire est française. En outre cette scène marginalise l'Hexagone avec l'idée que Paris est la France. Bien que Paris soit la capitale de la France, les Parisiens ne représentent pas tous les Français. En plus, la musique est stéréotypée dans les médias américains parce que quand on voit la France dans les films ou les émissions télévisées les accordéons sont toujours présents. Enfin, les paroles de *La Marseillaise* évoquent la fierté des Français.

Dans une autre scène, Remy grimpe dans un immeuble où on assiste à nouveau à nombreux stéréotypes sur les Français. Il entre dans plusieurs pièces : dans la première, on voit une cuisine avec beaucoup de verres à vin, des baguettes, de fromage, et des raisins. Cela montre le stéréotype que les Français boivent beaucoup de vin et mangent beaucoup de pain et de fromage. Dans la chambre suivante il y a un couple qui se dispute ; la femme porte une chemise blanche et noire avec une écharpe rouge et l'homme est habillé complètement en noir. On ne sait pas ce dont ils se disputent mais on entend « Tu n'as pas de cran ! » ensuite on entend un tir et puis ils s'embrassent

passionnément. Cela montre que les couples français se disputent avec fougue mais sont aussi des amoureux passionnés.

Puis on voit une chambre avec un homme français qui porte un béret et il peint une femme nue. Cela évoque la France des artistes et nous rappelle la citation de *Titanic* « Dessinez-moi comme une de vos filles françaises. » Remy voit aussi une silhouette d'une femme mince qui se maquille. C'est une représentation stéréotypée des femmes françaises ; elles sont toutes chics et minces. Au sommet de l'immeuble, Remy réalise qu'il est à Paris parce qu'il peut voir la Tour Eiffel. Quand les étrangers pensent à Paris, ils pensent à la Tour Eiffel et que l'on peut la voir de n'importe où à Paris. Cette idée revient dans ce film quand on aperçoit la Tour Eiffel depuis l'appartement de Linguini. Cette image tellement médiatisée explique peut-être le fait que la Tour Eiffel soit actuellement le monument le plus visité du monde.

Par ailleurs, il y a quelques personnages dans ce film qui sont de très bons exemples des stéréotypes sur les Français. Le patron de la cuisine, Skinner, est presque une représentation de Napoléon : il est très petit, franc, snob, et il a une moustache très fine. Les Américains disent que les personnes très petites qui sont si agressives ont un 'complexe Napoléon'. Les moustaches fines sont aussi une représentation typique des hommes français. Skinner apprécie également les bons vins. Dans une scène où Linguini boit du vin bas de gamme, Skinner le verse dans la poubelle et puis il lui donne un verre d'un grand cru. Le fait que les Français aiment déguster un bon vin et manger un bon fromage est une généralisation qui y est présente également.

Un autre personnage qui travaille au restaurant s'appelle Colette. Elle est mince et chic, elle a les cheveux courts et noirs, et elle est une féministe extrême. Quand on la

rencontre pour la première fois, elle a des couteaux avec lesquels elle a presque poignardé Linguini en disant qu'elle est la seule femme et que la patriarchie blesse sa réputation de femme. Ainsi, elle est très franche et directe quand Linguini ne fait rien. Les femmes françaises sont considérées comme des femmes émancipées voire féministes. De plus, les Français ont tendance à être très passionnés pour certaines causes et à manifester leur opinion là où ils considèrent que ce n'est pas juste.

Enfin, *Ratatouille* nous montre une représentation très marginalisée des Français et surtout de la culture française. On y voit une culture réduite sans explications ou sans affirmations réelles apparentes. C'est vrai que la cuisine française est très estimée dans le monde, mais ce n'est pas seulement la cuisine de Paris. « Quiche lorraine, escalope à la normande, fondue savoyarde, crêpe bretonne, salade niçoise, escargots de Bourgogne et bœuf bourguignon, sauce béarnaise ou bordelaise, tomate à la provençale... La gastronomie régionale constitue un marqueur fort de l'identité nationale (Aderhold et Thomazo). » À part la gastronomie régionale, d'autres gastronomies semblent avoir plus de succès actuellement ; le meilleur restaurant du monde de nouvelle cuisine, « El Bulli » se trouvait en Espagne en 2013 par exemple. Les Français sont conscients que leur cuisine a besoin d'un renouveau parce qu'elle est trop traditionnelle et qu'elle n'est plus considérée la meilleure comme elle l'était avant (Comme un Chef, 2011).

2.2 Harry Potter

Les stéréotypes dans les médias sont les outils qui aident le public à comprendre le contexte de l'histoire. « Quand le temps manque, il est plus facile et plus rapide de s'en remettre à un stéréotype connu de tout le monde que de fournir une analyse plus approfondie (Szymankiewicz, 2005, p. 1). » C'est pour cette raison que les stéréotypes

sont plus présents dans les films et moins présents dans les livres : il faut avoir le temps. Par exemple, l'histoire la plus populaire et la plus actuelle qu'on peut voir dans la société occidentale est celle de Harry Potter.

Dans le quatrième volume de Harry Potter, *Harry Potter et la Coupe de Feu*, il y a eu un changement entre le livre et le film. Beauxbatons était une école pour les sorciers en France et dans le livre il y avait des filles et également des garçons qui y allaient. En outre, il y avait l'école de Durmstrang de la Suède ou de la Norvège, on ne sait pas, avec les garçons et les filles également. Cependant, lors de l'adaptation cinématographique, les étudiantes de Beauxbatons étaient seulement des filles et les étudiants de Durmstrang étaient seulement des garçons. En plus, les filles de Beauxbatons étaient très élégantes et merveilleuses et les hommes de Durmstrang étaient très musclés et robustes. Les réalisateurs ont probablement pensé que la France est un pays féminin et que les pays germaniques sont masculins, et de ce fait ils ont créé des cultures étrangères stéréotypées avec des étiquettes associées.

2.3 L'apprentissage de la langue française

Les films et les livres ne sont pas les seules sources où nous pouvons trouver des stéréotypes à l'égard des Français. Kelby Carr a écrit dans un article les 10 mythes des Français et la France les plus pertinents dans la société américaine. Les stéréotypes sont que les Français sont mal polis, ils détestent les Américains, ils puent, ils fument, les femmes ne se rasent pas, la France est chère, etc. Bien que ces stéréotypes existent, elle dit qu'ils ne sont pas bien fondés. Elle nous donne des conseils également pour éviter 'l'impolitesse' des Français : Il faut essayer de parler en français, il faut dire « Bonjour » avant de demander quelque chose à quelqu'un, Il ne faut pas être bruyant, et finalement il

faut connaître la culture française pour éviter les malentendus culturels. Elle soutient que le stéréotype est la faute des Américains et que s'ils étaient plus conscients de la culture française, peut-être il n'y aurait pas autant d'images préconçues ou des préjugés.

En outre, il faut constater un problème avec l'apprentissage de la langue française dans la culture américaine : les hommes s'inquiètent trop avec leur masculinité et l'apprentissage de la langue française est considéré comme un acte très féminin. La France en générale est perçue comme un pays féminin. Alors, il n'y pas beaucoup d'hommes américains qui l'apprennent parce que la société occidentale a décidé que c'est un acte réservé aux femmes. Mais pourquoi exactement est-il considéré féminin ?

« ... Le public étudiant le français à l'université est majoritairement, presque exclusivement, féminin. Les "raisons" généralement avancées pour expliquer ce phénomène n'expliquent pas grand-chose: le "goût" des filles pour les lettres et les langues vivantes, par exemple, qui "explique" l'énorme proportion de filles dans tous les programmes universitaires de langues étrangères. Mais il semblerait (ce qui reste encore à démontrer et pourrait faire l'objet de recherches ultérieures), que la proportion des filles soit encore plus élevé dans les études de français que dans celles des autres langues vivantes (Levy, 1993, p. 458). »

Selon un sondage de Gallup « La majorité des Américains qui peut parler une deuxième langue parle l'espagnol (55%). Des proportions beaucoup plus petites parlent le français (17%) et l'allemand (10%) (McComb, 2001). » Cependant, même avec cette statistique, le sondage nous offre une explication très valide :

« The proportion of Americans who speak French as a second language also increases with advanced education, while those who speak a second language but do not have college education are slightly more likely to speak Spanish.

La proportion des Américains qui parlent français comme langue étrangère augmente avec les études supérieures, alors que ceux qui parlent une langue étrangère mais n'ont pas d'éducation universitaire sont légèrement plus orientés vers l'espagnol (McComb, 2001). »

Donc, même si la langue française n'est pas la plus populaire parmi les hommes aux Etats-Unis, elle est la langue la plus sophistiquée – sans doute cette conception est à l'origine du stéréotype que la langue française et la culture française sont sophistiquées. L'éducation universitaire aux Etats-Unis est un privilège très cher que tous les Américains n'ont pas le moyen de payer. Ainsi l'apprentissage de la langue française est un privilège et donc il est sophistiqué.

En plus, ce sondage a découvert que « quasiment deux fois plus de femmes que d'hommes parmi ce groupe parlent le français – 23% en comparaison avec 12% (McComb, 2001). » Cette statistique prouve que l'apprentissage de la langue française est un acte féminin plus qu'un acte masculin. Environ 59% des hommes américains et 52% des femmes parlent l'espagnol (McComb, 2001). Ainsi l'apprentissage de l'espagnol est presque genre-neutre mais il est plus acceptable pour les hommes américains. En outre, l'apprentissage des langues étrangères n'est pas un acte féminin néanmoins l'apprentissage de la langue française est un acte féminin.

3. Les Américains

Les stéréotypes que les Américains ont des Français sont nombreux mais les Français ont des stéréotypes sur les Américains aussi. Comme nous l'avons appris, pas tous les stéréotypes sont négatifs. Par exemple, les Français disent que les Etats-Unis est un pays accueillant. Laura Richardson a écrit un article sur *Les 10 préjugés des Français sur les Américains* où elle explique que :

« ... Les Américains sont particulièrement accueillants. Ils disent bonjour, sont chaleureux et gardent le sourire. Ils ont le sens du service : au restaurant, à l'hôtel, mais aussi dans les relations avec les clients, ils restent à l'écoute des besoins des autres. A l'école, les enfants prennent des cours pour bien s'exprimer. On leur apprend ainsi à plaire et à convaincre comme si chaque interlocuteur était un public.»

Même si ce préjugé est positif, elle se contredit juste après quand elle écrit que c'est « difficile d'avoir une vraie amitié avec un Américain (Richardson, 2012). » Elle explique plus en détail que « L'amitié, la vraie, est compliquée avec un Yankee. On dit souvent qu'aux Etats-Unis, les gens vous accueillent à bras ouverts mais ne les referment que très rarement (Richardson, 2012). »

3.1 Le Petit Guide des Clichés

Il existe une chaîne de Youtube qui s'appelle *Le Petit Guide des Clichés* qui fait des vidéos sur les différentes cultures et leurs clichés. Dans la vidéo de *L'Américain*, les stéréotypes que Laura Richardson a commentés dans son article existent réellement. Par exemple, la première représentation d'un Américain est une personne avec un grand hamburger avec beaucoup de ketchup qui dit « Oui, les Américains adorent manger les hamburgers mais attention, ils leur arrivent aussi de manger des plats plus raffinés comme de la salade » et puis on voit une image d'une personne qui mange un hamburger avec beaucoup de ketchup et aussi de la salade dedans et puis il rote. En plus, le guide affirme que les Américains sont gros (Le Petit Guide des Clichés, 2014). Cette représentation nous démontre des Américains qui mangent de la nourriture de mauvaise qualité.

Dans une autre scène, on dépeint des Américains qui sont ignorants. C'est un Américain qui parle anglais quand il répond à une question de François Hollande. L'Américain dit « François qui ? » et puis la journaliste de radiotélévision dit « François Hollande, le président de la France... le pays dans lequel vous êtes ... » L'Américain finit par dire « Attends, je croyais que j'étais en Europe ! » en élevant la voix. Cette représentation confirme les stéréotypes que les Américains ne savent rien sur les autres

pays sauf sur les Etats-Unis et en plus ils sont patriotiques. En outre, ils parlent très fort même quand ils ne savent rien.

3.2 L'argent

Le stéréotype le plus préjudiciable est que les Américains valorisent l'argent au point qu'ils en sont obsédés. On peut le voir dans les obsessions des célébrités et de la richesse dans les médias américains. Par exemple, Kim Kardashian et Paris Hilton n'ont aucun talent mais elles sont célèbres parce qu'elles sont riches. Laura Richardson argue que :

« ...les Américains n'hésitent pas à aborder la question de l'argent ! Les Français se représentent une société de consommation qui ne connaît que l'argent et l'excès. Aux Etats-Unis "l'argent n'a pas d'odeur" souligne Ted Stanger dans son livre *Sacrés Français*. Les Américains sont fiers d'avoir les moyens de se payer de belles choses. Mais contrairement aux illusions françaises, ils ne brandissent pas leurs billets verts avec vulgarité. Leur rapport décomplexé à l'argent vient d'un idéal méritocratique qui "s'oppose au système aristocratique français où l'argent peut être assimilé à une chance sociale plus qu'à un mérite" souligne Guénola Pellen. »

Ce stéréotype est vraiment bien fondé sur la valeur du pays. Il y a des émissions américaines sur la télévision qui glorifient la vie de la richesse comme *Keeping Up with the Kardashians*, *Cribs*, *Sex in the City*, *The Real Housewives of (New Jersey, Atlanta, etc.)* et beaucoup d'autres.

L'idée de la richesse est valorisée par les enfants également avec les petits billets pour les jeux de société ou aussi les personnages dans les dessins animés par exemple M. Krabs de *Bob L'Eponge* et Doug Dimmadome de *Mes parrains sont magiques*. Ces personnages ne s'intéressent qu'à l'argent. « ... le dollar, aux Etats-Unis, est plus qu'une unité monétaire. C'est un symbole, un critère, une pièce d'identité, un certificat médical (Sauvage, 1983, p. 161). » Ils n'ont jamais assez d'argent.

Un exemple des clichés américains dans les médias français est trouvé dans le film *Populaire* (2012). Cette histoire suit Rose Pamphyle, une secrétaire, dans sa quête pour être la meilleure dactylo du monde. Elle travaille pour et est amoureuse de Louis Échard, l'ami de Bob Taylor, un Américain qui est le mari de Marie, l'amoureuse de Louis dans l'école primaire. La première fois qu'on voit Bob, il dit « vous les Français, vous voyez les problèmes partout. Faites tout monter vers le ciel ... the sky's my limit. » Après il va à l'extérieur du bâtiment, frime son Buick, et parle avec Louis. Dans cette scène il est très chauvin et matérialiste : il nous montre que les Américains ne s'intéressent qu'à la richesse et le statut.

Par ailleurs, dans la bande dessinée belge, TinTin a trouvé un puits de pétrole et tout d'un coup les businessmen américains arrivent. Ils lui offrent de l'argent pour acheter le puits et chaque businessman à son tour lui offre plus d'argent que le précédent. Après des offres très avantageuses, TinTin dit que le puits est « la propriété des Indiens. » Une heure après, le businessman offre 25 dollars aux Indiens pour le puits et puis les soldats expulsent les Indiens. Deux heures après, ils commencent à construire le puits. Trois heures après, ils commencent à construire une banque. Le lendemain matin, il y a une ville. Les businessmen américains ne reculent devant rien pour gagner et économiser plus d'argent.

3.3 Chauvin

À la fin de *Populaire*, Bob a dit « America for business, France for love, » quand un homme lui a demandé pourquoi il a voulu faire du business avec les Américains si l'invention était conçue par un Français. Le réalisateur a voulu montrer des Américains qui s'intéressent au business plus que tout et qu'ils sont chauvins.

Dans la scène suivante, Bob parle de la rencontre avec sa femme. Il dit, « je suis venu d'Amérique pour libérer la France (*Populaire*, 2012). » La manière dont il parle est patriotique et il semble très fier comme si c'était à cause de lui que la France avait été libérée. La scène nous montre que les Américains sont un peu égocentriques et ils ont l'air arrogant. Louis interrompt pour dire « toi comme des millions d'autres soldats, » comme s'il voulait dire que ce n'était pas seulement l'effort de Bob qui avait libéré la France de l'occupation allemande pendant la Seconde Guerre Mondiale. Léo Sauvage a expliqué que,

« On peut être un Américain très intelligent et ne pas comprendre grand-chose à ce qui se passe dans le monde. Il existe différentes explications pour cela dont une est certainement exagérée. Les Américains, dit-on, ne comprennent rien aux autres parce qu'ils n'arrivent pas à se faire à l'idée qu'il puisse y en avoir d'autres, ou bien ils pensent que ces autres se trouvent dans un état de transition en attendant de pouvoir être comme eux (Sauvage, 1983, p.671). »

Les Américains sont si chauvins qu'ils pensent que tout le monde veut devenir un Américain. Bien que Léo Sauvage ait dit que cette idée est exagérée, il faut noter que ça existe quand même.

4. Conclusion

Dans un sondage de cinq questions, j'ai demandé à une centaine d'Américains « que pensez-vous des Français et de la culture française ? » Ma première question était « la culture française est _____. » Bien qu'il y ait eu des réponses négatives par exemple 'bizarre' et 'snob', la plupart des réponses étaient positives par exemple 'unique', 'élégante', et 'sophistiqué'. Quelqu'un a dit « significativement plus raffiné que la culture américaine. » En revanche, les réponses à la question « les Français sont

_____ » étaient l'inverse. Pour la plupart, les Américains ont pensé que les Français sont mal polis, snobs, paresseux, racistes, etc.

C'était intéressant que la plupart des personnes qui ont fait le sondage n'a jamais visité la France. Environ 69% ont dit non et seulement 31% ont dit qu'ils ont visité la France. Encore plus intéressant, environ 22% ont dit qu'ils n'ont jamais rencontré un Français personnellement ; 31% ont dit qu'ils ont rencontré un ou deux Français, 14% ont dit trois ou quatre Français, et 32% ont dit cinq ou plus. Donc ces résultats nous montrent que les stéréotypes nous aident sûrement à former les opinions des personnes et des cultures. Environ 67% n'ont pas connu assez des Français pour mieux former leurs opinions et par conséquent, ils croient aux clichés.

Selon ces résultats, les Américains ont tendance à aimer la culture française néanmoins ils n'aiment pas les Français. En parlant avec les Français et en analysant leurs vision sur les Etats-Unis, il me semble que c'est vrai pour eux également. Les stéréotypes sur les Américains ou les Français sont généralement négatifs et les clichés sur les cultures sont essentiellement positifs. En outre, ces préjugés sont souvent mal fondés parce que la plupart des gens qui les croient ont peu d'expérience personnelle avec la culture et avec les vrais Français/Américains et alors ils comptent sur les représentations affirmées dans les médias. Quand les médias nous montrent seulement des personnages stigmatisés et des cultures stéréotypées, ils perpétuent les idées préconçues au lieu de prendre le temps pour nous montrer la réalité des différentes cultures et l'idiosyncrasie de leurs peuples.

Bibliographie

- Aderhold, Carl, and Renaud Thomazo. *Français!: Notre Histoire, Nos Passions*. Paris: Larousse, 2003. Print.
- Carr, Kelby. "How to Avoid the So-Called Rude French." N.p., n.d. Web. 06 Mar. 2015.
- Harry Potter and the Goblet of Fire. Dir. Mike Newell. Prod. David Heyman. By Steven Kloves. Perf. Daniel Radcliffe, Rupert Grint, Emma Watson, Robbie Coltrane, Ralph Fiennes, Michael Gambon, Miranda Richardson, Alan Rickman, and Maggie Smith. Warner Bros. Pictures, 2005.
- Herge. *Tintin Au Congo/ Tintin En Amérique*. N.p.: Editions France Loisirs, 1946. Print.
- Levy, Francine. "La Représentation (très) Féminine Du Français-langue-étrangère." *The French Review* 66.3 (1993): 453-65. JSTOR. Web. 24 Feb. 2015.
- McComb, Chris. "About One in Four Americans Can Hold a Conversation in a Second Language." *About One in Four Americans Can Hold a Conversation in a Second Language*. N.p., 6 Apr. 2001. Web. 06 Mar. 2015.
- Primerano, Simon, and Alexandre Gilmet. "LE PETIT GUIDE DES CLICHES - L'AMERICAIN." YouTube. YouTube, 3 Feb. 2014. Web. 06 Mar. 2015.
- Populaire. Dir. Régis Roinsard. Perf. Romain Duris Et Déborah François. Mars Distribution, 2011. DVD.
- Richardson, Laura. "Les 10 Préjugés Des Français Sur Les Américains - Monde - MYTF1News." MYTF1NEWS. N.p., 24 Oct. 2012. Web. 06 Mar. 2015.
- Rowling, J. K., and Mary GrandPré. *Harry Potter and the Goblet of Fire*. New York: Arthur A. Levine, 2000. Print.
- Sauvage, Léo. *Les Américains*. Montréal: Primeur, 1983. Print.
- Szymankiewicz, Krystyna. "Qu'est-ce Qu'un Stéréotype ?" *Mediasmarts.ca*. N.p., 2005. Web. 6 Mar. 2015.

AMERICANS: Investigation of a Myth

Page 26-27

What had I felt finding myself face to face with my first Americans? I could only respond to that question by making literature. Since I don't want to do that, this will not be long.

Thinking about it, incidentally I recall that those in Berlin were not truly my first Americans. I had known them, as a student, well before the war, at the University City in Paris. One of our discussions comes back to me, for example, that had started about literature but it didn't stop there. There were two or three of them. None of them even knew Langston Hughes's name, and they seemed surprised to learn that African American poets existed. They were however neither racist nor ultraconservative, and we shared a common excitement for Erskine Caldwell of whom one of them had seen the theatrical adaptation of Tobacco Road on Broadway. He hadn't read the book that I thoroughly read page for page - where I come from in Lorraine, we learn German more often than English - and I lent it to him. He never gave it back to me.

In my time in Berlin, if I thought that the American journalists in Mowen showed a lot less self-control in consuming vodka than in the expression of political opinions, the representatives tried their hardest, again more consciously, to say nothing displeasing about their Russian allies.

I was eager to see the confirmation of assigned roles in the briefings, that's to say from the orders coming from Washington, according to the Englishman, surely not pro-American, in Mowen in their modified but always sarcastic version. Their representatives, for the most part, certainly had not really pro-Soviet opinions, re-

enforced by those who they had the occasion to observe in their ally's country regarding "democracy". They avoided making mention, with one close exception, none of whom I had met with told me what they felt about contact with "others", or what he would have learned about that subject.

The average soldier spoke more freely, and it didn't take him long to reveal an animosity susceptible of being attributed to ideological prejudice (no one even called the Soviet soldiers Commis), but a sort of annoyance stained, hey oh! social contempt, so as not to say opposition of class.

That goes hand in hand with the human attraction that the Russians spontaneously practice when they are just Russian. The Americans were the first to gather, to clap their hands, and to join in encouragement when, in some clubs in the basement of the officials' shelter, a Russian started playing the accordion while other Russians started dancing their famous squatting dances, with boot stomps and forward leaps. I did also like the Americans, and later, despite Stalin, I never missed a visit to a Moiseyev ballet.

But what the soldiers did not put up with in company of the Soviet soldiers was their humility in front of the officials, that lack of grumpiness or protest, and also, when a conversation could be started with bribes in various languages and a lot of gestures, their total ignorance, doubled - at least imminently, the Soviet commander seemed to have had reasons for fearing the later results - of a convinced skepticism.

A Russian and an American could discover that they had worked in the same profession in the civil life, that they had both worked for example like workers, in a factory making tractors. That would bring them closer for starters, then it would separate them because the Russian couldn't or wouldn't want to believe what the American was

saying. A simple worker... had a car, a house with a little garden, a refrigerator in the kitchen, a washing machine in a corner set up at the end of the garage? Something even more incredible: would the union of the factory, instead of giving him direct orders, have obtained for the worker an augmented salary? No, there was something that someone didn't tell him insisted the Russian. And so he came up to the soldiers like a sort of inferior being, knowing nothing of life, and apparently resigned to knowing nothing about it.

Page 48-50

A foreign correspondent in the United States is almost always a suspect to the eyes of his compatriots. I don't want to say that one necessarily suspects him to have been bought off. But we are not going to completely rule out the possibility that he has been "contaminated".

In the profession, with or without trench-coat and I admit that I wore one for a long time, to be a correspondent in the United States gives prestige and sparks quite a bit of desire. Journalists, however, are not the last to be open about their mistrust - their discordance, they say - in front of a correspondent who finds something favorable to tell about. At one time where McCarthyism would inspire almost each day, to the majority of the foreign correspondents on the spot, offensive or overwhelming or sarcastic articles, the authors of these articles, only just returned home for a few days, were launched, involuntarily...

It was irresistible. We had all the displeasing examples to cite on the regrettable failures of the American democracy under McCarthyism. We couldn't let it pass by without reacting to the "irrefutable observations" of which we were rewarded and that

were, almost all, outrageously inaccurate when they weren't completely imaginary. Some Dutch or Italian colleagues told me how they also, in Amsterdam or in Milan, were attacked by the "opponents" who dealt with the "revealing" that they hadn't known or couldn't or didn't want to discover. In France, they advise, to the surplus, that it was not useful to tire yourself to relate to them something else because they decided to not be easily won over.

One of the most extraordinary revelations of which we had the right, in this way, to be the "fact", nay the "evident fact", that the United States, with the coming of the presidency of general Eisenhower, had passed through the hands, if not under the boot, of the military.

Poor Ike... The magazine Time, that has nothing traitorous, one day published a letter to the editor where President Eisenhower was described as a golf-playing idiot. It means that certain Americans thought that of him. It shows also what the American press is permitted to do. Does it exist another country in the world, free of any police state, where a journal would print a letter insulting the head of government as a "golf playing idiot"?

I succeeded, just the same, one day, in halting a Parisian journalist thrown into a monologue about American militarism, simply by putting this clipping of Time that I brought with me under his nose.

Other times, it was more complicated. I have not forgotten the stormy discussion, under a beautiful summer sky, on the terrace of a cafe on Saint-Germain Boulevard, with my friend R.

My friend R was “a left-wing man”. It had been a long time, however, since he had lost all his sympathy for those whom he called “blokes” and for the type of totalitarianism that they represent. Maybe to prove to himself that he hadn’t really passed “on the other side”, he had left to develop inside of him a sort of offsetting disliking towards the United States.

We had barely begun our half-pints, and I was still waiting for my , butter, and ham baguette-sandwich, that he started going on about “that true SS raid that the Americans lead against one socialist community in the mountains.”

An “actual SS raid,” in the United States against a “socialist community,” and I would have known nothing about it in New York.

“Of course,” insisted R, “you aren’t current on anything. It’s not in the reports that the Department of State distributes, but here everyone knows it. It took place somewhere in the West, the Rocky Mountains, I think. They came with trucks and tanks and shock troops, submachine guns in hand. They took on men, women, children, and they split them up into different prisons, separating children from their parents. And that because the village intended to live outside of the capitalist society, of the capitalist religion...”

It’s the word “religion” that caused it to click into place for me. In the West there had effectively been, at the border of Arizona and Utah specifically, a bizarre matter of which all the American newspapers had spoken of for a long time. The matter that had actually made enough noise to allow me, on my side, to exceptionally go on for five pages.

I looked at my friend R. Was it really the matter of which he thought of? In this case, he did not read my five pages or he forgot about them. Or still... Blinded by his bias, did he rely on my article without realizing, remembering everything the other way around, to teach me that the American SS had invaded, captured, dismantled a socialist community? I asked him if the village in question was named Short Creek. He gave me a suspicious look:

“Yes, it was a name like that. You had to learn that here because the American journalists certainly haven’t published anything about that. So what do you say? I hope, all the same, that you are don’t agree with that!”

Page 57-60

It is without a doubt a non-trivial element, but of which few Americans are conscious of, that contributed more than others in the formation of anti-American feelings there where, like in the west of Europe, the end of World War II seemed to give way only for pro-American sentiments. This was the attitude established by the American families in the military bases after the war.

With, all the same, few happy exceptions, these families strived to maintain their back home habits. They made no effort to learn the language of the country, believing only that the “indigenous” had to learn theirs. If they risked to occasionally purchase a local cheese it wasn’t without hesitation, “because of bacteria.” Is it a built-in trait? Some Swedish colleagues told me about Vietnam War deserters that tried to live in Sweden like they had lived before in their country. Their dream was a peanut butter sandwich, a slice of bread with peanut butter.

In Paris, at first, there had only been affection, sometimes love, for the big fellows in uniform who had been, we still haven't forgotten it, the key agents of our liberation.

We were quick to point them out when, in the metro or on the benches in the square, we saw them buried in comic books. Things have changed since comics have acquired - in France and Italy, not in the United States - its status of new means of intellectual expression. In 1945, it was still, in Paris, an exclusive literary genre reserved for children less than 12 years old.

There had also been a limited number of conversation topics, where there hadn't been a language problem. The preferred theme of the soldiers was baseball, a mysterious sport of which the French have always had a difficulty grasping interest. That didn't impede marriages between French women and American soldiers.

A number of these marriages were very happy and long lasting. I happened, in the most unexpected cities, to find myself in a family where the wife had succeeded in teaching French to her husband, but more rarely to her children. However, I also knew, during my first years in America and particularly in Hollywood, of young war brides - the most pretty - that were already divorced. They generally complained about their mother in laws.

I had the impression that a few among them had married mainly because the soldier was from Los Angeles and that Los Angeles is Hollywood. They had to be disappointed in discovering that most of the people in Los Angeles, including their spouse and their friends of whom they had maybe been falsely praised, had no contact with movie studios.

The most exaggerated display of Americans living in the center - but apart - of non-Americans had long been supplied by the Canalzone of Panama.

The “Zonians” had cheerfully supported Eisenhower and Dulles when it concerned Suez and Egypt. The idea had not occurred to them that maybe the same reasoning applied, at least as much, in the United States who considered themselves the owners not only of the canal but of a strip of land of a foreign country that cut the country in half. Even if Americans were “Zonians” by birth, sometimes the second, nay the third generation, their way of life was that of the United States. Except for those who are their employees and their servants, they had little contact with the Panamanian population.

That does not prove, by backlash, the sincerity of general Torrijos Herrera when, during the reunion of the Counsel of Security of the United Nations in March of 1973 in Panama, he took a group of foreign journalists to explore the area which would have permitted, he told us , to “make comparisons.”

The idea was to show us, not the gorgeous properties of the rich Panamanians, but the shantytowns of Curundu or - the popular bitterness are these sarcasms - of “Hollywood”. They form a zone of misery and of deterioration on the border of “the other,” that of the Canal, of which they are separated by a railing.

“How are we responsible for these slums,” the inhabitants of this other “zone” asked me later. And they added, with a certain good sense, “what inhibits their government from relocating the inhabitants and to replace the slums with some grass?” There had been, all the same, a railing, and behind the railing, some Americans who didn’t intend to be mixed with the Panamanians.

Few Americans from the United States were entirely used to the idea that there exists, on the continent, other Americans than them. The confusion is maintained by the fact that there isn't, in any language, a designated name specifically for inhabitants of the United States. The specification of North Americans ignores the existence of Canadians and at least a portion of Mexicans, although, lacking of a better term, they called themselves Northea-mericanos.

In many Latin American states, in Cuba for example when one doesn't speak of yanquis and of gringos, one uses a name somewhat barbaric, created in the Estados Unidos: Estadunidenses. Should I use "United Statesians?"

I put aside the "United Statesians" travelling as tourists. No countries who make frantic efforts to lure them were ever attracted by them, all pocketing their money. And rare are the visitors who give to the countries they visit, in addition to their money, a favorable image of their own country. But those observations apply to all tourists, no matter where they come from.

It has been said that the Havana, in the past, served as an "escape valve/outlet" to the gringos. It's still true for Tijuana and Mexicali and the other Mexican cities that mark the border with the United States. The inhabitants of the United States, however, hardly come across difficulties, today, to unwind in their own country.

And why does the small city, formerly charming, of Cuernavaca, 70 kilometers from Mexico, served, after the end of World War II, as a dump for the New York intelligentsia? I never understood what went through the minds of the young intellectuals that I found, in each of my passages and at any time, sitting in front of the beer bottles in the courtyard of the Bellavista hotel, no longer standing.

It wasn't the Vietnam War, it wasn't even McCarthy that degraded them there. Like veterans, the GI-Bill supplied them with a study allowance that, exchanged to pesos of that era, allowed them to live in Mexico without a lot of material concerns. They could study for good, or paint, or write novels. Sometimes they vaguely expressed their intention. But the next day they were there again, in front of their beer, and in front of nothing else.

Some of them never crossed the zocalo to go see the big mural painting of Diego Rivera, across the street, in the Governor's palace.

Page 161-162

Not all Americans spend their vacation time in Europe, but they have all felt a sense of disappointment, that they won't soon forget, the day where they read in their newspapers that Americans tourists found themselves out of commission in London because the English didn't want their dollars.

The dollar has gone back up sharply since competing all other currencies and beating records. This can change. Since I don't pretend to know anything in this domain, I hardly know better than those who call themselves competent when - or indeed why - that will change, or has changed. All I know is that the dollar, in the United States, is more than a monetary unit. It's a symbol, a criteria, a piece of identity, a medical certificate.

All Americans, the poor and the rich, have retrospective shiver when we show them or when we mention a drawing that appeared in The New Yorker one day. We saw the beggar sitting on the ground on the sidewalks of London, his hat in front of him. Next to the hat there was a little sign: No dollars, please!

67. Preliminary Semantics

The word “dollar,” all dictionaries tell us , comes from corruption, including Low German, from the name given to the piece of silver called Thaler or Taler. Before being the Thaler of Maria-Theresa that played the role of the dollar in Europe from the end of the 18th century and thus the start of the American Republic, it had been, in the 16th century, the Joachimsthaler, because it came from rich mines of silver in Joachimsthal (Joachim valley) in Bohemia.

The end of the Anglo Saxon dale, which served in the transition towards the word “dollar,” conserved the signification of “valley,” that is from Thaler or from Tal, found - in the same dictionaries - in the word “thalweg” (spelled also talweg).

For reasons a lot more difficult to find, the dollar, vital to Americans to describe, define, catalogue, is represented, as all the caricaturists and all the politicians know, by a big, barred “S”. It is barred in all of its height, either by two thin, vertical, parallel lines or by a single line that is a little thicker but slightly tilted.

The “\$” means, in truth, many different monetary units, more notably the Mexican peso. They speak with jubilation, in Mexico, about yanquis tourists - the term yanqui is relatively more polite than gringo - that would pay in dollars on prices marked in pesos at 8 cents. I don’t really believe it, but the story reminds me that the people of the United States have difficulty imagining that one would allow to call the “\$” anything else than their dollar.

After all, the moment is not so distant, when one indicated the price in foreign money to an American, were the Swiss francs, he asked, in the most natural way in the

world, not how much that was in dollars, that is how much would it come back to him in the exchange rate, but what it represents in real money.

Because outside of the dollar, there didn't exist, in their eyes, real money.

Page 671

One can be a very intelligent American and not understand much about what happens in the world. There are many explanations for that which one is certainly exaggerated. Americans, we say, understand nothing about others because they fail to have the idea that there could be others, or also they think that these others are found in a transition state waiting until they can be like them. This explanation, I said it, is certainly exaggerated. I didn't say that it was entirely false.

References and Handicaps

Noticing one day, in an editorial, that out of some 70 employees of the European service, at the Pentagon, not one, of course, knew either French or German, the New York Times spoke of "linguistic arrogance."

If it were that... I know Americans who speak French to perfection, who even don't seem to have difficulty making the distinction between "rue" and "roue". But they don't work at the Pentagon. And here is one of the first points that it's necessary to remember when one is struck by incompetence - one will notice that I avoided talking about ineptitude - which so many American officials display when it comes to dealing with foreigners. These officials weren't chosen according to what they know. They have an excellent security clearance.